

disposition des cantons iroquois, il fallait se résoudre à abandonner absolument le Canada, ou faire un effort pour détruire au moins les Tsonnonthouans et les Goyogouins, les plus animés de tous contre les Français, et qui pouvaient mettre aisément plus de deux mille hommes en campagne ; qu'il le priaît en conséquence d'engager le roi à lui envoyer, de bonne heure, quatre cents soldats, afin qu'au commencement d'Août, au plus tard, il pût entrer dans le pays des Iroquois, avec des forces suffisantes pour ranger ces barbares à la raison.

Quelque temps après le départ du vaisseau par lequel il envoya cette lettre, M. de la Barre crut devoir faire encore une tentative auprès des Cantons : il leur envoya demander en quel temps ils comptaient que leurs députés arriveraient à Montréal, pour dégager la parole qu'ils lui avaient donnée. Ils lui firent répondre qu'ils ne se souvenaient pas de lui avoir rien promis, et que s'il avait quelque chose à leur faire savoir, il pouvait les venir trouver chez eux. Il eut, en même tems, avis que les habitans de la Nouvelle York avaient donné depuis peu des marchandises à perte aux Iroquois, dans le dessein de rendre les Français odieux à leur nation, en lui persuadant qu'ils n'avaient en vue que de les dépouiller. Dans le fond, comme le remarque Charlevoix, les Iroquois trouvaient beaucoup mieux leur compte avec les Anglais et les Hollandais, qu'avec les Français, parce que les pelleteries ne payaient point de droits dans la Nouvelle York, et que le commerce en était permis à tous les particuliers. Cependant, comme ces sauvages craignaient plus les Français qu'ils ne le voulaient laisser paraître, des députés des cinq cantons arrivèrent au mois d'Août à Montréal ; mais on ne put tirer d'eux autre chose que des protestations vagues d'un attachement sincère.

Tout le monde était convaincu que les Cantons ne cherchaient qu'à gagner du temps, pour empêcher le gouverneur de se tenir sur ses gardes. Ils parlaient ouvertement de la résolution qu'ils avaient prise de faire la guerre aux alliés de la colonie ; l'on savait qu'un de leurs partis s'était approché du fort de Cataracouy, dans la vue d'en surprendre la garnison et de s'y cantonner ; et les missionnaires qui étaient parmi ces sauvages avertissaient M. de la Barre de se méfier d'eux ; mais il n'eut égard ni aux remontrances des uns ni aux avis des autres ; il reçut très bien les députés, leur fit beaucoup de caresses, et les renvoya chargés de présens.

Peu après, et dans le temps même où M. de la Barre se reposait avec le plus d'assurance sur les protestations des Iroquois, ils mirent une armée en campagne pour aller enlever le fort St. Louis, où il avait envoyé M. DE BAUGY, lieutenant de ses gardes, en qualité de commandant. Ils rencontrèrent sur leur route